

CAS D'EMPLOI DE L'ANTONOMASE
OU UN DES MECANISMES DE SURVIE D'UN PARLER EN
VOIE DE DISPARITION

BENSIMON-CHOUKROUN Georgette

LACITO UPR 3121 du CNRS

Abstract: when two languages alternate, one of them being an endangered language, the expressions of this one appear like "injections" in the discourse, often rhetorical figures, where the antonomase is mostly used.

The antonomase requires a shared knowledge between the speakers, as much as the metaphor and the metonymy do, but, the recourse to this figure would correspond to a wider research of connivance : it would imply the assertion of a multiculturalism and would have a tendency to express cultural invariants...?

Mots-clés : rhétorique, antonomase, parler en voie de disparition, judéo-arabe, ethnolinguistique, plurilinguisme (français, arabe, hébreu), code-switching

1. INTRODUCTION

1.1 Situation de l'antonomase dans les typologies des figures de rhétorique :

Sans entrer dans le débat de la classification des figures de style, on prendra acte du fait que si les définitions, parfois trop sommaires, souvent trop sophistiquées, peuvent être même contradictoires d'un manuel à l'autre, sinon à l'intérieur d'un même manuel (Fontanier, 1830)¹, c'est que les figures en question procèdent de détours complexes mêlant conscient et inconscient, individu et collectif, références historiques et rapprochements analogiques (Hagège, 1982, 1985, 1993, 1998)² et échappent en fin de compte à la rigueur forcément simplificatrice d'une typologie. L'antonomase (mot apparu au quatorzième siècle et composé des étymons gréco-latins anti "à la place de" et onoma "nom") y fait "figure" de parent pauvre, au regard des deux ou trois, voire quatre grands genres de tropes (la métaphore, la métonymie, la synecdoque et l'ironie), parce qu'elle ne serait qu'une variété d'une sous-espèce d'un genre. Elle serait une "figure voisine de la métonymie" (Cressot, 1974), un "cas particulier de la synecdoque" (Fontanier, 1830), la synecdoque n'étant elle-même qu'une espèce de métonymie (Du Marsais, 1730) et, selon un

¹ Celui de Pierre Fontanier (1830) n'en est pas le moindre. Il déclare (p. 77) distinguer "trois genres principaux de tropes en un seul mot (métonymies, synecdoques, métaphores)" et détruit tout aussitôt son argumentation en poursuivant "nous verrons que, dans chacun de ces trois genres, peuvent se trouver ce que nous appellerons des tropes mixtes"... Roland Barthes (1966), penchait aussi pour une trilogie, mais pas la même, (p. 10) "Provisoirement, on peut reconnaître trois grands types de discours : métonymique (récit), métaphorique (poésie lyrique, discours sapientiel), enthymématique (discursif intellectuel)".

² Complexité inhérente à l'activité langagière, du fait même que cette activité est humaine, ainsi que Claude Hagège le postule explicitement dans sa théorie d'une "linguistique socio-opérative", dite aussi "anthropologique" (cf. aussi ses Cours, Séminaire, Collège de France, 1998) et que Denise François-Geiger (1990) en souligne la portée en proposant le terme "d'anthropolinguistique" (p.266) dans la conclusion de son ouvrage sur la "recherche du sens". Or les figures de rhétorique sont, par excellence, le siège d'une expression dont la complexité est le reflet de la complexité humaine.

Ex. de cas où le sens chemine entre référents divers, convoquant événements, actes, pensée et représentations : la valeur axiologique du mot français "calvaire" dans "ce fut un calvaire", en parlant d'un examen difficile, est bien loin du "calvaire" originel : d'abord calque de l'hébreu /gulgolet/ "crâne", catachrèse désignant le lieu (sommet de colline) d'après sa forme, le signifié "supplice" passe par la figure métonymique du lieu à l'action qui s'y est déroulée, puis celui de "l'évocation de la souffrance" par une généralisation métaphorique. Le nom du fruit "mandarine" est passé par un double emprunt, au sanscrit > mandarin et au roman > mandar (portugais, espagnol), ainsi que par la métaphore naranja mandarina pour distinguer l'"orange" du "fruit des mandarins" (couleur de la robe des mandarins, ou bien, prisé par les. ou encore, ressemblant aux.) avant de tronquer la périphrase espagnole par l'aphérèse du premier élément et de franciser la finale vocalique. "hasard", de l'arabe, en passant par l'espagnol, désigne d'abord une image d'une des facettes du dé /a-z zhar/, puis par métonymie, le jeu de dés, puis par une première métaphore, tout jeu de hasard, et enfin par une deuxième métaphore, toute action non contrôlée, etc. Un type de figure peut en cacher un autre...

autre point de vue, reliant les "deux pôles" de Jakobson (1956)³ ou les deux "isotopies" de Rastier (1972)⁴, la métonymie et la métaphore appartiendraient, "[...] à une même dimension pour laquelle le terme de métaphoricité peut servir en général" (Deguy, 1969).

Ceci dit, on peut rapprocher les définitions de l'antonomase en deux ensembles. Un premier ensemble la définit comme "quelque chose de mythique", "l'incarnation d'une vertu dans une figure" (Barthes, 1970), "une concrétisation", une "personnification" ou "une condensation d'un trait privilégié". Dans le second ensemble de définitions, l'antonomase consiste à "prendre un nom commun pour un nom propre ou un nom propre pour un nom commun" (Littré, 1872, Cressot, 1974) ou bien, elle consiste en une "figure par laquelle on remplace un nom par un autre ou par une périphrase" (Bénac, 1949), ou encore (Le Robert, 1982), c'est une "figure consistant à remplacer un nom par l'énoncé d'une qualité propre à l'objet ou à l'être qu'il désigne" etc.⁵ On retiendra de ces deux sortes de définitions que l'une met l'accent sur un transfert de sens et l'autre sur un transfert de classe grammaticale (les deux transferts n'étant pas exclusifs) et que la figure porte sur un objet ou sur un être. C'est ce qu'illustrent les exemples qui suivent.

1.2 Sur les manifestations de l'antonomase en situation de plurilinguisme :

Dans la pratique du "code-switching" (Gumperz, 1989) où alternent deux langues dont l'une est en voie de disparition, les manifestations de cette dernière se retrouvent sous forme d'injections, souvent imagées, qui agrémentent le style ou intensifient le sens. C'est le cas de l'usage qui est fait du judéo-arabe chez des locuteurs natifs d'Afrique du Nord et actuellement bilingues ou plurilingues (en fonction de leur lieu de résidence). Ce qui est remarquable précisément, c'est que ces expressions se maintiennent hors du territoire d'origine du parler et qu'elles foisonnent en figures de rhétorique⁶. Celle de l'antonomase retiendra donc notre

³ R. Jakobson, "Des deux figures de style polaires, la métaphore et la métonymie, [...]" in "Deux aspects du langage et deux types d'aphasie", p. 40 et suiv. et "Dans le comportement verbal normal, les deux procédés sont continuellement à l'oeuvre [...]" in "Les pôles métaphorique et métonymique", p. 63. Ainsi que le montre G. Genette, dans son panorama critique, *Figures III* (1972), on a généralisé la figure de la métaphore (Esnault, 1925; Aish, 1938; Konrad, 1939; Stutterheim, 1941; Migliorini, 1957; Brooke-Rose, 1958; Black, 1962; Riffaterre, 1969) avant de mettre l'accent, sur celle de la métonymie (Ullmann, 1960; R. Barthes, 1970); Basilio, 1990) dont Roman Jakobson signale qu'il en avait souligné la spécificité en 1927, dans ses "remarques sur les tournures métonymiques dans l'art du langage" (Jakobson, 1956, p.63).

⁴ Rastier (1972) fonde l'analyse du discours sur le concept d'isotopie, en distinguant les "isotopies horizontales, ou sémémiques, et les isotopies verticales ou métaphoriques".

⁵ Voir le répertoire des définitions et remarques dans le Dictionnaire de Bernard Dupriez (1984).

⁶ Cet article approfondit en partie deux exposés : Georgette Bensimon-Choukroun (désormais GBCH) "Figures de rhétorique en discours plurilingue, Faits de contact des langues en j-a de Fès"

attention à travers quelques cas d'apparition en contexte dialogique. Ils sont extraits d'un corpus recueilli au cours de ces dix dernières années auprès de locuteurs francophones natifs de Fès (Maroc). On se propose de les présenter d'après leur transfert de classe et d'en étudier le transfert de sens d'après, d'une part, les mécanismes associatifs-connotatifs (Martinet, 1967; Kerbrat-Orecchioni, 1977, 1987; Masson, 1987) dont ils procèdent et, d'autre part, les choix de l'anamnèse qui les motivent. Ceci pour approcher, en final, la signification d'un tel comportement langagier, outre l'effet de connivence recherché dans toute interaction verbale. Toutes les figures de rhétorique sont des créations discursives, relèvent de la connotation et requièrent un minimum de savoir partagé, sans quoi la communication ne s'établirait pas. Ce qui fait, me semble-t-il, le particularisme du phénomène de l'antonomase, et lui confère une pertinence sémiologique dans le concert pléthorique des figures - et dans une perspective typologique -, c'est qu'elle se dégage comme une classe à unités plus limitées que les autres (On peut concevoir d'en dresser l'inventaire à un moment donné de la vie d'une langue), et que cette classe de mots serait représentative d'un des mécanismes de survie d'un parler en voie de disparition.

2.CONDITIONS D'EMERGENCE ET FONCTIONNEMENT DE L'ANTONOMASE

Observons donc ses conditions d'émergence et son fonctionnement dans quelques extraits discursifs, classés d'après la catégorie d'origine des items, noms propres ou noms communs ou syntagmes (Voir les énoncés numérotés et analysés en 4.).

2.1 Cas des noms propres devenus des substantifs à fonction qualificative :

Le prénom français Denise symbolise le phénomène d'acculturation francophone dans l'expression /kän.t Dona o rzæ.t Denise/ (P1) "elle était Dona et elle est devenue Denise" où les deux prénoms se comportent comme des incarnations de traits de civilisation. Pour la communauté étudiée, cinq siècles séparent ces deux variantes. Le premier prénom a traversé les générations, à Fès notamment, depuis l'expulsion des Juifs d'Espagne et le second date de l'arrivée des Français. La formule illustre en même temps que l'humour et l'auto-dérision, une des formes qu'a prise la querelle entre les anciens et les modernes dans cette communauté ⁷ ! On

LACITO, UPR 3121 du CNRS, Paris, 31 mars 1995; Alliance Française, Jérusalem, 16 janvier 1997.

⁷ L'exemple contient l'expression /habel^habalim/ de l'H "vanité des vanités". Or le rapprochement sémantique entre l'appréciation (de "vanité" /habel/) et la posture schizophrénique des impétrantes, appelle un autre rapprochement d'ordre lexical : dans le parler, le mot qui désigne le fou, la folie est /hbil/, /hbäl/, paronyme de /habel/. Je referme aussitôt la parenthèse sur les rapports entre les

notera que les mécanismes connotatifs par lesquels les Dona et les Denise deviennent des antonomases, passent par la corrélation d'ordre métonymique qui relie respectivement le prénom Dona à ce qui est ancien et le prénom Denise au monde nouveau. De plus, c'est l'opposition entre les deux sortes de prénoms qui fondent, en final, la figure de l'antonomase pour chacun d'entre eux, car aucun des deux prénoms n'est ancien ou moderne dans l'absolu. Cette structure fonctionne, par ailleurs, en modèle de figement. Voir l'énoncé (P2) /haja Bonina ʔarʃav Penina/ : Ce cas de parallélisme n'exprime cependant pas la même chose, car on n'est plus dans la raillerie. La phrase (P2) a une fonction d'abord informative. La dame concernée informe par là qu'elle vit désormais en Israël et qu'elle adopte un prénom israélien. C'est une pratique courante et, par conséquent, ses deux prénoms, tout en représentant chacun une époque de sa vie, ne réalisent pas des antonomases du type de P1. Il se trouve par ailleurs que ces deux derniers prénoms prétendent incarner des qualités, le "bon" et le "précieux" (Bonina est le diminutif arabe du mot espagnol correspondant) et "Pénina" désigne la "perle" en hébreu) et réalisent le type d'antonomase bien connu dans les langues qui attribuent aux personnes des vertus, des noms de fleurs ou de pierres précieuses⁸. On en trouve de nombreux exemples dans le parler /worda/ "rose", /jakot/ "diamant", /zohra/ "perle". Ces mêmes noms sont utilisés en série, en guise de compliments (P3) : /lwiza, djamanta o jaʔoʔa/).

Quelques autres prénoms sont porteurs d'autres symboles, en passant encore par la métonymie. Ainsi un grand bâillement est dit un /zart.na Ister/ (P4) "notre voisine Esther"; un popotin avantageux est un /mnano/ (P5) du nom de la personne qui en avait l'avantage; le ʃha juif, débile bienheureux, est soit Aser soit śmøjäl, ce dernier donnant lieu en outre à une expression figée en syntème nominal /møt-śmøjäl/, littéralement "mort-śmøjäl" (P6), pour signifier qu'on simule une raison de se soustraire à une obligation dans le but de tromper son monde (ici se superpose une métaphore); /hmido-əl-buwas/ est le type collant (P7), etc., comme une pluie abondante sera "diluvienne" /əl mǎbəl de Nuwah/ "le déluge de Noé" (P8).

D'autres noms propres, d'origine biblique et talmudique, servent à l'attribution de surnoms ou de qualificatifs à valeur laudative ou péjorative.

Les noms des figures du mal sont généralement accompagnées d'imprécations : En référence à Amalek, personnage biblique, l'emploi de /ʕamaleʔ/ se prête à deux symbolisations en j-a : - l'une, en rapport avec le récit biblique qui présente le

créations langagières et l'inconscient... Pour ce que ce premier exemple reflète de la querelle en question entre les anciens et les modernes, il faut ajouter que le parler dispose d'autres formules stigmatisant le phénomène, comme /xər.ʔ m.əl wad o nəsf.o rəzle.ha/ "Elle est sortie de l'Oued et ses pieds ont séché" (autrement dit, elle n'a pas gardé trace du souvenir de son origine).

⁸ On connaît aussi le processus inverse qui est à l'origine de noms de fleurs issus de noms propres : bégonia, bougainvillier, camélia, dahlia, fuchsia, gardénia, hortensia, magnolia, etc.

personnage comme l'être le plus abhorré, symbolise le pire ennemi de soi, intérieur ou extérieur (P9, P10); - l'autre comporte la connotation de la démesure, dans la comparaison (P11) : on est grand, géant, comme un Amalek (on en trouve aussi des attestations dans la variété *haketiya*, j-e du nord du Maroc : /grande kemo un ʕamaleʔ/. Il y a là une bifurcation du sens; le signifié se scinde en deux en opérant une double condensation, chacune étant représentative d'un des traits qui caractérisent le personnage. Balaq, roi de Moab, qui avait fait appel au prophète Balaam pour maudire Israël afin de l'affaiblir, donne son nom au "grand gaillard inoffensif", un /balaʔ/ (P12). Avec l'/ʔapekoros/ du grec Epicure, le philosophe chantre de l'hédonisme est caractérisé par le "vulgaire" (P13) et plus rarement le "libertin" (P14). Le /tetos/, sur le nom de l'empereur Titus, est devenu une injure plutôt bénigne très couramment employée avec toujours une connotation de mépris (P15). Le /parʕo/, sur le nom de l'empereur Pharaon, personnage clé du récit de la sortie d'Egypte des Hébreux, est devenu le substantif par lequel on caractérise quelqu'un de tyrannique et têtu, à qui on ne peut faire entendre raison. (On verra, infra, que le syntagme /bo el Parʕo/ sert à exprimer le défi). L'item se présente souvent en reduplication homéologique avec /koʕ/ "féroce" (P16). /Haman/, nom du ministre d'Assuérus, désigne le "méchant" dans l'absolu" (P17); /zeres/, nom de son épouse (P18), qualifie l'"épouse abjecte". Elle est concurrencée en cela par /zabel/ (P19), /zabel-tetosa/ en référence à Isabelle la catholique (Ferdinand d'Aragon, lui, échappe, semble-t-il, à la vindicte verbale !). L'emploi de /Bilʕam/, prophète du bien malgré lui, sert à stigmatiser l'impie (qui est son attribut (P20)) et à marquer aussi qu'il y a des degrés dans les mérites (P21). le couple /dabid-o-goljat/ (David et Goliath) est convoqué pour exprimer l'opposition contradictoire entre grand et petit par l'action ou par la taille (P22).

Les figures du bien sont, elles, généralement accompagnées de louanges : /selomo-a-melex/ "Salomon-le-roi" pour son intelligence (P23); /jəsf-a-sadeʔ/ ("Joseph-le-saint") est convoqué pour sa beauté (P24). Les déterminations "le roi" et "le saint" ne sont pas celles qui sont hypertrophiées dans l'antonomase de leur nom⁹. Ces vocables appartiennent aux écrits bibliques et talmudiques, mais ils sont passés dans le parler par le biais de la tradition orale, et ils tendent à se maintenir moins en tant que noms propres liés à l'histoire événementielle qui les a fait connaître, qu'à travers un trait de sens plus ou moins proche de leurs traits de caractère d'origine. l'/ʔapekoros/ n'évoque pas Epicure et le /tetos/ n'évoque pas Titus à mes

⁹ De même que si beaucoup d'anciens écoliers ont encore en mémoire les adjectifs homériques et n'ont pas oublié le rapprochement, par exemple, entre le personnage d'Ulysse (aux mille tours) et son attribut "la ruse", ils se souviennent plus sûrement de son odyssée et ne semblent en retenir (avec Du Bellay) que son "beau voyage". Malgré Homère, Ulysse est surtout un voyageur. De même, à la suite de Freud, l'usage du mot Oedipe sert davantage semble-t-il à désigner le "complexe d'Oedipe", la mémoire collective ayant oblitéré le personnage et son histoire et retenu l'effet de sens psychanalytique. Et pour ce qui est de la "belle Hélène", elle est toujours la plus belle!, etc.

interlocutrices septuagénaires (actuellement Canadiennes, Françaises ou Israéliennes). Même si elles savent qui est Titus, le signifié /tetos/ s'est totalement détaché du référent historique Titus. le /Haman/ au contraire est bien localisé dans la mémoire collective pour avoir organisé la destruction du peuple juif et le signifié qui lui est attaché n'est pas changé. D'ailleurs des énoncés posent la chaîne /ʔitler et Haman ji.mah sem.om/ dans une structure réduplicative qui en intensifie la valeur homéologique (ou synonymique). Les métaphores littéraires sont également convoquées, comme dans l'exemple (P25) où les /kurjasim/ représentent trois examens finaux d'un diplôme. On peut bien dire que si nous babélisons, c'est la faute à l'antonomase. Mais aussi, si nous uniformisons et échangeons nos références culturelles, c'est un peu grâce à l'antonomase ¹⁰.

Quelques noms d'animaux s'arrogent des domaines réservés pour l'expression des sentiments d'admiration, de répulsion ou d'humour: ainsi la fille ou femme délurée et peu casanière est une /ʔito-t-soʔ/ (P26). L'origine du segment /ʔito/ peut être un prénom berbère, car il apparaît dans quelques comptines festives, mais sans cette connotation. Il peut désigner "le chat" /əl ʔəta/ avec des variations vocaliques suspectes, à moins de référer au pluriel /ʔtot/ "les chats"... Le troisième segment est sans doute /suk/ ou "dehors" qui sont deux acceptions attestées dans le parler. Enfin, le segment central serait le fonctionnel /de/ elliptique et assourdi par l'environnement des deux consonnes sourdes, le déterminant DEF est également avalé. Ce qui peut donc donner littéralement "Ito de la rue" ou "chat de la rue"; cette dernière hypothèse pouvant être confirmée par son équivalent en français "chat de gouttière" (la figure, dans ce cas, passe par la métaphore avant de se fixer en antonomase). Le lion est, lui, convoqué non pour sa force, mais sûrement pour son statut - métaphorique - de "roi", car le /sbəʕ/ ou les /sbəʕa/ (P27) désignent le grand ou les grands érudits. L'attribut fut d'abord exclusivement appliqué aux érudits en matière biblique et talmudique, mais le vocable s'élargit à tout savoir approfondi. L'emploi de /kalb/ "chien" connaît la même connotation d'abjection (métaphorique) bien connue dans d'autres langues, mais il semble qu'elle revête une plus grande intensité quand elle est énoncée en code switching. Un cas un peu analogue se présente avec l'antonomase de l'âne le /hmar/ (P28), dans l'oxymore comique rapprochant l'hypocoristique "chéri" du nom de l'animal. Cette suprême injure s'en trouve tempérée. Quant à la chèvre, elle apparaît dans une expression humoristique pour stigmatiser à la fois l'entêtement et la bêtise (P29). Dans ce cas, on peut voir qu'à la fois, métaphore et métonymie sont convoquées pour former l'antonomase, etc.

¹⁰ On pense aux exemples internationaux des noms communs issus de noms propres, comme les unités de mesure (ampère, coulomb, curie, hertz, joule, newton, ohm, volt, watt), les noms d'aliments (béchamel, chantilly, parmentier, pralines, savarin, sandwich, tatin), du bâtiment (mansarde, mausolée), d'habillement (lavallière, raglan, ottoman), de jeu (belote) et autres (boycott, calepin, maccabée, micheline, montgolfière, morse, pulmann, vespasienne) etc.

2.2 La classe des noms communs d'origine participent de ce même phénomène avec des signifiants qui prennent le large et se fixent avec d'autres signifiés :

Certains mots d'amour puisent leur source par de curieux détours. Ainsi les hyperboliques /kapara/ et /zdaʔa/ (P30) par exemple, qui sont communément employés notamment par une mère s'adressant à son enfant ou parlant de lui, mais leur usage ne connaît pas d'exclusive et cela peut se dire en alcôve... Difficilement traduisibles, ils se présentent isolément ou en série avec d'autres termes d'ailleurs, et l'accumulation en est fréquente. On peut les paraphraser en "mon amour", "je t'adore" et autres tours exprimant l'affection extrême, dont aucune traduction ne peut approcher de l'intensité du sentiment qui passe par ces concrétisations du trait de sens... "expiation" : /kapara/ vient de l'hébreu "offrande en sacrifice" et /zdaʔa/, de l'hébreu /tsedaka/, qui veut dire "justice" et par extension "charité". De nombreux mots d'adresse affectueuse passent de manière analogue à travers un de leurs traits de sens : /malʔax/ (P32) n'est pas employé dans son sens plein de messenger, mais plutôt avec l'équivalent "mon ange" et plus fréquemment "apparition, ravissement" (mon "ravissement"). /tāz/ "couronne royale" (P30, P31) est le résultat de la troncation par apocope de l'expression /tāz d.əl ʔbila/ "couronne de la tribu (famille)" par laquelle le fils est interpellé affectueusement. Un nom commun donne lieu à un autre nom commun, mais en faisant faire un grand écart au signifié du fait d'une métanalyse de son signifiant : c'est le cas /zəfre/ (P33) qui viendrait du français "les ouvriers" passé à /əz zufre/ avec le déterminant DEF arabe accolé à la modalité PL du déterminant français. Les avatars du signifiant ayant perdu en route le référent aboutissent au signifié "voyou", "bandit". On peut présumer que la métonymie est cause de cela, que le signe extérieur (habillement, étrangeté) a pu entraîner une confusion entre le paraître et l'être, pour expliquer une antonomase aussi outrancière. Dans le même champ sémantique, non pas de départ, mais à l'arrivée en j-a, un mot araméen /dalil/ qui veut dire "pauvre" change de référent et passe au signifié "bas" (P34). Là encore, la situation sociale est corrélée à la hiérarchie opposant "haute" à "basse" ("ma haute société" est une interpellation affectueuse et fière par laquelle une informatrice s'adresse et parle de son fils"), puis c'est le phénomène synecdochique qui fait passer le trait de bassesse de l'extérieur vers l'intérieur de l'individu (D'autres mots dans le parler désignent les nécessaires proprement dit, les /ʕnijim/ et les /mosraxim/, ceux deux mots venant de l'hébreu, avec la morphologie du PL hébraïque en /-im/).

Quelques exemples de cas d'emploi d'antonomases à partir de noms communs ou de participes se transformant en noms propres :

Le nom propre de famille Cohen est à l'origine un substantif hébreu qui signifie "consacré au sacerdoce", de l'expression /Aharon-ha-kohen/ (Aaron le prêtre) et qui s'est généralisée en le /kəhin/ (le prêtre), les descendants du premier /kohen/ étant

les /kohanim/ ¹¹. Nos locuteurs connaissent l'histoire de Moïse (qui a délivré les Hébreux de l'esclavage) et de son frère Aaron (qui en fut le premier grand-prêtre) et cependant la connexion entre les deux signifiés /kohen/ "grand prêtre" et "Cohen" (nom de famille), d'ordre métonymique, est loin d'être automatique chez tous les locuteurs ¹² alors que c'est encore inscrit dans la langue et dans les faits à travers des cérémonies traditionnelles dont la plus communément connue est dite /fæk-əl-køhin/ cérémonie de "rachat du Cohen" (P35) qui consiste en une simulation. Le père rachète symboliquement son aîné mâle au Cohen à qui il est censé appartenir. Sans donner lieu, que je sache à un nom de famille, /Masijaħ/ forme participiale de l'hébreu "oint" est de même employé comme un nom propre en j-a, avec son sens d'ultime libérateur. D'autres noms propres proviennent de phénomènes similaires, et sans avoir une origine aussi prestigieuse, ont des chances de perdurer, car noms et prénoms sont transmis traditionnellement dans cette communauté. Le prénom /Mæxløf/ provient aussi d'un transfert de classe grammaticale. De forme participiale "remplacé - remplaçant", il lui est d'abord arrivé d'être attribué à l'enfant qui vient de naître en remplacement d'un enfant précédemment disparu. Et, dans un deuxième temps, comme il est de tradition de transmettre les prénoms des adultes (vivants ou morts selon les habitudes des familles), un enfant sera nommé ultérieurement /Mæxløf/ sans être "un remplaçant". Les prénoms qui sont ainsi motivés sont nombreux, mais la conscience linguistique qu'en a la communauté n'est pas égale pour tous. L'origine du signifié de /Mæxløf/ s'est quasiment perdue tandis que /Məsʕød/ et /Məsʕøda/ (au féminin), sont connus pour signifier "bon destin" alors que /Mzalto/, prénom féminin, attribué à partir de /mazaɪ tov/ (ou du nom d'un parent), est moins connu, quoique le syntème dont il dérive soit tout à fait courant. /Səntob/ de même est le syntagme peu senti de l'hébreu /ʃem-tov/; Saül de /ʃawul/ veut dire le désiré, etc. Les mots /señor/ et /señora/ (P36) de l'espagnol, se sont fixés comme formules d'adresse au beau-père et à la belle-mère dans le parler, à côté de /hmo/, /hma/ (sémitique). La connotation de déférence que comportent les appellations /señor/ et /señora/ réfèrent probablement au statut de maître de la maison, qui est conférée au père de l'époux quand, comme cela était dans les usages, ils habitaient sous le même toit. Ici, l'antonomase est passée par la métaphore. /Side/ de l'arabe /sid/ "seigneur" est un exemple analogue de passage de nom commun à une désignation individuelle, mais ce cas de figement avec son déterminant possessif de première personne /-e/ est employé pour une autre raison. C'est un prénom de substitution du nom propre lorsque, pour certaines raisons, on ne nomme pas la personne en question par son nom de baptême. En l'occurrence, la mère a donné le nom de son père à son enfant et, comme elle en vénérât la mémoire, elle a appelé son propre fils /Side/ "mon seigneur". L'épouse et les enfants

¹¹ Comme à l'inverse, le nom "Renard" attribué au goupil de la narration a supplanté ce dernier terme pour désigner le goupil.

¹² Ainsi en est-il dans les langues européennes où le vocable "abbaye" connaît le succès que l'on sait et, cependant, seuls les étymologistes se souviennent qu'il réfère au signifié "père" par le mot araméen /abb/ qui a donné le mot abbé.

de ce dernier ont fait de même. Ce deuxième prénom, métaphorique, est ensuite transmis dans la famille. D'autres mots d'adresse familiale sont des syntagmes devenus substantifs (cf. infra).

Dans d'autres registres, le signifiant /sidər/, de l'hébreu /seder/ dont le sens générique est tout "arrangement", tout "ordonnancement" et connaît paradigme verbal et dérivés nominaux (on dit de quelqu'un qui est posé qu'il est /msədər/, de l'hébreu /mesudar/), s'est trouvé requis pour désigner spécifiquement le repas rituel et liturgique pascal (la cène chez les chrétiens). C'est dans cet usage qu'il se fixe, en même temps que la chose qu'il désigne chez nos locuteurs (P37). A l'inverse, le terme /hagada/ qui désigne d'abord spécifiquement le récit de la sortie d'Egypte (lequel est traditionnellement raconté le premier soir de la Pâque juive), connaît une extension de sens : il peut exprimer une appréciation ironique ou condescendante à propos de tout récit jugé trop long (P38), si bien que hors situation pascalle, on distingue /hagada/ (au sens étendu) de /hagada/ de Pâque (au sens spécifique). Par ailleurs, il peut être employé dans son sens littéral tout en contribuant à une création métaphorique dans l'expression /bla ʕada w.la hagada/ (P39) pour dire "sans goût". Encore en rapport avec la fête de Pâque, le terme /ʔapekomen/ (emprunt par l'hébreu au grec dont le référent évoque une fin de repas joyeuse et peut-être orgiaque) désigne dans la tradition juive un morceau de pain azyne qui clôt le repas pascal. Il est censé symboliser, pour les érudits, à la fois le souvenir du sacrifice de l'agneau pascal et celui du pain azyne (pain confectionné à la hâte avant la sortie d'Egypte, dit aussi pain de misère du temps de l'esclavage) et il est donc loin de signifier le dessert d'un repas avec sa connotation de "plaisir du palais", il exprime paradoxalement l'interdiction du dessert habituel. Or, ce terme dont l'usage était si spécifique et référait à un rituel bien particulier se retrouve dans le discours avec le sens banal de "fin de repas" et peut également signifier le dessert dont il se voulait, par son origine symbolique, l'antonyme, et même un ersatz de dessert. Au fond, il change de symbolique du fait de l'ignorance. Les noms de légumes peuvent aussi être mis à contribution pour désigner un individu par un des caractères du légume : la courge désignera le chauve au travers de son aspect rond et lisse et le terme se fixe par ailleurs dans des expressions comme l'aphorisme (P40) qui conseille de ne pas provoquer des histoires vainement. L'exploitation de ces effets de rhétorique atteint son paroxysme quand la symbolisation du référent, du signifié ou du signifiant se condense dans un acte qui s'unit au verbal et au non verbal. Quand le mot devient chair (selon St Jean) ou à l'inverse, quand la chair se fait verbe...¹³ C'est ce qui se passe notamment dans certains rituels qui mettent en rapport la consommation d'aliments, le choix de l'aliment à ingérer et la formule apotropaïque qui accompagne l'ingestion de l'aliment. La symbolique du signifié peut être concrétisée par l'ingestion d'un aliment qui change, au besoin, de référent : Par exemple, il est de tradition de consommer des herbes dites "amères", pour rappeler

¹³Où que l'on veuille "manger le livre", comme le décrit Haddad (1984).

/əl mrar/, de l'hébreu, /maror/, l'amertume du temps de l'esclavage, au début du rituel du repas pascal, en mangeant des feuilles de /xasa/ (mot araméen) "laitue" trempées dans du sel, qui ne réfèrent pas à l'amertume ordinairement ¹⁴. Ce soir-là, la laitue est une herbe amère dans tous les seders. Parfois, c'est la symbolique du signifiant énoncé qui rejoint celle de l'aliment mangé : Il est aussi de tradition à /rassna/ (déformation j-a de l'hébreu /roʃ ha ʃana/ littéralement "tête de l'année" et qui désigne la "fête du nouvel an"), de célébrer, avec les prémisses de l'automne, la création du monde. La célébration consiste, entre autres, en un repas rituel au cours duquel on consomme des aliments en énonçant des formules de prière et de préservation et en utilisant symboliquement les signifiants des aliments en question. Certaines de ces citations se retrouvent dans le discours plurilingue de nos locuteurs. Ainsi en est-il du syntagme /i.tslək.o/, réplique qui rappelle que la plainte est inutile et que l'on n'a qu'à s'en prendre qu'à soi-même. Le rapport entre ceci est cela est dans le jeu sur la symbolique du signifiant de racine √slq : un des aliments traditionnellement consommés en énonçant une formule rituelle est la blette du nom /seleq/ (H). Or la formule consiste à exprimer "le retranchement" au moyen d'un verbe de même racine hébraïque /je.staleq.u/ "seront retranchés". L'occurrence rapportée dans l'exemple cité est une reformulation tronquée de l'énoncé qui accompagne rituellement l'ingestion du légume et qui dit en substance "[...] Que disparaissent tes idées mécréantes et tes mauvais penchants, qui sont tes véritables ennemis"(Caro, 1948). Avec la grenade, c'est "Que nous soyons comblés de /mitsvot/ "bonnes actions" comme la grenade est pleine de graines, etc.. A part certains légumes qui sont requis pour leur signifiant, d'autres sont nommés et consommés en guise de symboles soit d'une époque (/matsa/ "de misère" : La /matsa/, galette de pâques, est pétrie sans levain. Or le levain symbolise la force et sa privation, la faiblesse du peuple qui n'a pas pu secouer le joug de l'opresseur sans l'intervention divine. L'interdit du levain commémore la conquête de la liberté avec un sentiment d'humilité), soit d'un travail dur (/haroset/ "briques"), etc. Au fond, l'association symbolique du langage avec l'activité alimentaire serait une forme d'antonomase extrême augmentée du paramètre "perfectif" qui réaliserait l'acte mnémonique par excellence.

/hələla/ passé au français sous la forme "la hiloula" à partir de l'usage j-a, dans la communauté concernée, est un signifiant d'origine araméenne au sens de "louange à Dieu". En hébreu /halel/ (de même champ lexical) désigne les psaumes qui glorifient Dieu. Le terme /hələla/ en j-a désigne tout pèlerinage festif annuel fait au jour-anniversaire d'un saint, et comme la soirée de commémoration en est traditionnellement marquée par l'allumage de cierges par tous les participants, le

¹⁴ Comme l'a constaté Claude Lévi-Strauss (1947), à propos des espèces naturelles choisies par les Primitifs parce qu'elles sont "bonnes à penser et pas seulement bonnes à manger". Enfin, ce phénomène existe, semble-t-il, dans beaucoup de civilisations et notamment dans celles qui ne sont pas cataloguées comme primitives. Voir Marcel Pagnol (1957), faisant dire à son personnage de père : "Est-ce que je l'empêche d'aller manger son Dieu tous les dimanches."

terme sert également à la caractériser comme fête de la lumière en restreignant le signifié à ce seul trait (P41), comme cela se dit aussi en français avec une autre référence, celle des illuminations du 14 juillet : "Pourquoi toutes les lumières sont-elles allumées ? Sommes-nous le quatorze juillet?". Par ailleurs, des marques de fabrication donnent leurs noms au produit fabriqué par ces mêmes marques ou par d'autres ¹⁵. Ainsi /sombbrero/ (P42) désigne le "chapeau" et non plus la maison de chapeaux espagnole d'origine. /pompeja/ (P43) désigne le "parfum" plutôt qu'une marque de parfum. /maripoza/ (P44), le "réchaud à gaz", quel que soit sa marque de fabrication; etc. Dans d'autres cas, il s'agit de création toponymique, en passant aussi par la synecdoque de la partie pour le tout, comme avec le nom d'un quartier de Fès, /ṭbərna/ (P45), de l'espagnol "taverne".

Mais l'élaboration d'une figure peut aussi passer d'un événement au mot et connaître ces glissements et réincarnations sémiques. Un événement historique de triste mémoire du début de ce siècle a donné lieu à la création d'un mot j-a /tritəl/ (GBCH, 1994) pour désigner tout à la fois les viols, pillages, massacres et incendie, perpétrés sur toute la population du quartier juif de Fès durant trois jours (du mois d'avril 1912. Dans la foulée du climat insurrectionnel lié à la signature du protectorat du Maroc, des troupes chérifiennes, les "tabors", firent une descente infernale sur le mellah de Fès). Or ce vocable, âgé de près d'un siècle, aujourd'hui, connaît une fortune polysémique intéressante et, en partie, du fait de l'antonomase. En effet, à côté de la nomination de l'événement spécifique et daté historiquement (dont la mémoire se perd du reste, oblitéré dans les livres d'histoire et tout au plus édulcoré (Julien, 1978)¹⁶ et n'étant transmis que sporadiquement, oralement), il apparaît avec d'autres extensions du signifié. D'une part, il se généralise pour caractériser d'autres événements tragiques, et d'autre part, il revêt le sens, nettement atténué, de "tumulte, grand désordre, mêlée indescriptible" (P46, P47). Cet usage s'est par ailleurs élargi, bien au-delà des seuls locuteurs natifs de Fès, à la communauté linguistique juive d'Afrique du Nord. Il en est de même du terme /zəlja/ qui désigne l'expulsion d'Espagne en particulier et, plus généralement toute fuite dans la confusion. Les deux termes se rencontrent du reste dans la reduplication à structure synthématique coordonnée : /tritəl-o-zəlja/ pour décrire,

¹⁵ Comme en français le nom de la marque frigidaire s'est substitué au nom du produit réfrigérateur malgré la résistance de ce dernier qui n'a pas trop le choix de la cohabitation.

¹⁶ A noter la relation édulcorée de l'événement par Charles-André JULIEN (1978, p.87) : "Le bataillon d'infanterie chérifienne, les "tabors" se soulèvent le 17 avril, massacrent leurs officiers et pillent le mellah dont ils incendièrent la rue principale", tandis qu'une note, p.88, précise : "les pertes du mellah sont de 51 tués et 40 blessés". On y oblitére la durée du tritəl de trois journées; on y signale le massacre des officiers et non précisément celui de la population juive; et surtout on omet les mentions d'autres exactions. On notera également la traduction restrictive du terme "pillage" par lequel Louis Brunot et Elie Malka (1932) titrent un récit du tritəl "le pillage d'avril 1912". Voir une information plus complète sur les relations contemporaines de l'événement dans GBCH (1994, p.331, et 335-336).

par extension, des événements récents, qui ne concernent pas la seule communauté linguistique en question, ici.

2.3 Cas des syntagmes nominaux ou verbaux donnant lieu à des créations synthématiques nominales :

L'emploi de /pesemexa/ sert à stigmatiser, par la superposition de la métaphore de l'ouvrage mal fait, de la métonymie qui relie la chose ouvragée à l'ouvrage lui-même, et de l'antonomase qui désigne l'auteur d'un ouvrage précis, un comportement crédule ou d'une incompétence notoire (P48, P49). Le vocable /pesemexa/ est le produit à peine déformé (et néanmoins méconnaissable pour les non initiés) de l'hébreu /pesel-mixa/ "statue de Mikha" en référence au récit michnique qui raille la difformité de la statue et la vanité du sculpteur (MixaJahu, personnage du Livre des Juges, 17-18, s'était fait construire un sanctuaire privé et une statue de métal). Ce syntagme nominal hébreu figé en synthème judéo-arabe s'y retrouve avec deux valeurs axiologiques, proches : l'une (P48) correspond au signifié "lourdaut" et l'autre (P49) a le sens de "négligé". Les deux valeurs partagent des traits de sens avec l'expression originelle, mais aucune ne réfère ni au signifié "statue" ni au nom propre "Mixa". Les locuteurs eux-mêmes, non hébréophones ont perdu toute conscience linguistique de ses composants. De composition synthématique analogue, /sebatexa/ vient de l'hébreu /šabat-exa/ "samedi-lamentations" (samedi de l'année où la liturgie comporte la lecture des Lamentations de Jérémie). Le vocable désigne une chose de mauvais goût, pas belle à voir ou pas bonne à consommer. Les exemples portent soit sur l'habillement soit sur l'art culinaire. On dit du plat traditionnel du samedi /sxena/, lorsqu'il n'est pas réussi, que c'est "une /sxena de səbatexa/" (P50). Pour comprendre cet exemple, il faut savoir que le repas du samedi est ordinairement commenté et il est l'occasion de vexations ou de louanges adressées à la maîtresse de maison. Une des plaisanteries consiste à déclarer, quand on est satisfait de la réussite du plat, que cela mérite que l'époux augmente la dot de l'épouse et, dans le cas contraire, qu'il n'y a pas lieu d'augmenter sa dot. Là encore, on n'a pas conscience de nommer le nom d'un recueil poétique (Lamentations). On ne réalise pas non plus que le premier composant est le signifiant si récurrent dans le parler /səbt/ "samedi"; et on se souvient encore moins que l'expression est en fait fondée dans le rituel culinaire, car elle réfère justement à la tradition de ne pas manger de viande pendant la période des "Lamentations" et le plat traditionnel du samedi s'en trouve moins riche et moins bon qu'à l'ordinaire ! Autre exemple dans le domaine de l'art culinaire, l'emploi de /palebe/, espèce de petit gâteau de Savoie qui se présente en forme de grands macarons couplés, illustre un autre cas où la conscience linguistique est complètement oblitérée. S'agit-il d'une déformation de l'espagnol "pain léger" ou "pain levé" ? Louis Brunot penche pour la première hypothèse. Quoi qu'il en soit, ce vocable, mot composé à l'origine, s'est désynthématisé et est considéré définitivement comme une unité monématique. Et,

nom et chose ont toutes les chances de se perpétuer encore. Un cas analogue est celui de /tɛjɛr-s-səfra/ (P51), que seul un talmudiste chevronné a pu identifier. C'est un syntagme nominal araméen qui veut dire "changement de la bile". Or c'est par cette expression employée en synthème que le parler désigne le "petit-déjeuner". L'emploi de /ħkām-zdōm/, qui illustre la superposition de la métaphore (celle de l'impiété) et de la métonymie (en désignant par le nom d'une ville, ses habitants), sert à dénoncer un jugement inique ou une attitude autoritariste (P52). De création j-a, l'item est composé d'un mot arabe /ħkām/ "jugement" et du nom de la ville biblique "Sodome". Il est consciemment utilisé pour condamner avec véhémence une injustice flagrante, un parti-pris révoltant, par rapprochement métaphorique avec l'histoire de Sodome qui fut détruite à cause de son impiété. Mais les locuteurs n'ont pas tous conscience de nommer la ville en question. De même on peut ne pas voir dans le substantif j-a /tsəʕbäb/ le syntagme hébreu /tɪʕa-ve-av/, qui désigne la date de la destruction du temple, littéralement "le 9 de av", mais l'expression est couramment utilisée dans le sens métaphorique du détestable. D'autres mots d'adresse proviennent de syntagmes et se figent en synthèmes nominaux. La forme /Wazəb/ est l'impératif de deuxième personne du singulier du verbe arabe "répondre" (P53). C'est une variété d'interpellation de l'époux, jamais de l'épouse. Son emploi est semble-t-il assez éloquent pour imaginer par quel processus il a pu se figer dans l'interpellatif tout en se confondant avec le sens de "réponds". Il n'y a toutefois pas de cas d'emploi de /ʔa Wazəb wazəb/. /mɐilbäs/ "sans mal" et /xarz-t-treʔ/ (P54) "sortant chemin" sont d'autres cas de désignation d'un individu quand il n'est pas nommé par son patronyme. Dans les deux cas, la forme synthématique abrite un syntagme dont la formulation a une vocation apotropaïque. On préserve la personne en s'abstenant d'en prononcer le nom comme on éviterait de commettre une profanation, ceux-ci à côté d'autres termes comme /ʕiniʔa/, "mes yeux"; /ʔəlbe/; etc. Le foi, lui, est le siège du sentiment, avec la connotation de souci (pour les enfants et les proches) : "/əl kəbda/ ne laisse jamais en repos" est une des variantes de cet emploi (c'est "les entrailles" de Madame de Sévigné). L'exemple de /rabeno/ (P55) est un autre cas d'espèce, car il connaît le double emploi de son sens littéral et de son sens figuré. Littéralement, de l'hébreu "notre rabbin", le syntagme fonctionne comme un nom propre désignant un maître, rabbin ou non, et pas forcément du locuteur qui l'emploie. Mais la conscience linguistique n'en est pas perdue et c'est avec une connotation ironique ou simplement amusée qu'il est cité. Dans le même domaine, celui de l'enseignement, le mot /ʔemabanim/ (littéralement) "mère des enfants" (P56) désigne des écoles, motivé par le fait que la première école du genre a été créée à l'initiative d'une femme. Cela a donné lieu à la création synthématique "mère-des-enfants" pour nommer une première école, à Fès d'abord, puis d'autres écoles, et d'autres villes, même si c'étaient des hommes qui y contribuaient. L'item /vajaʕabor/ (P57) est un autre cas de désignation d'un homme grand de taille. Or il

s'agit du syntagme hébreu "et il passa". On se demande s'il n'y a pas ici confusion d'ordre paronymique avec un autre mot hébreu /gibor/ "grand" ¹⁷.

D'autres cas de création synthématique s'inspirent des citations des débuts des péripécies. Le phénomène d'appropriation de l'item passe par sa troncation formelle et parfois par un déplacement de sens. Le procédé est très récurrent. Ainsi le /berifit/ bien connu du début de la Genèse dont les emplois traduisent l'impatience d'avoir à réécouter un récit depuis son début. /lexlex/ (< Hébreu "va, va-t-en") est le mot de connivence par lequel est exprimée la nécessité de quitter le giron parental afin de conquérir son autonomie. Ceci en référence à l'ordre divin que reçoit Abraham, au début du chapitre relatant le départ de ce dernier d'Ur-en-Chaldée vers Canaan. Mais l'item est plus souvent utilisé pour signifier "débarrasse le plancher" (P58). /boelparʕo/ symbolise l'attitude de celui qui affronte avec courage et ténacité l'adversité, en référence au début de l'épisode où Moïse reçoit l'ordre divin d'aller convaincre Pharaon de libérer les hébreux : /bo ʔel Parʕo/ "Viens chez Pharaon". Mais l'item est aussi utilisé pour signifier le simple défi (P59). L'expression /bajiso-bajhano/ de l'hébreu /va ji.sʕ.u va ja.han.u/ (P60) "et ils quittèrent, et ils campèrent" exprime la récurrence d'une situation et sert à se moquer des gens qui ne tiennent pas en place. De création j-a, elle est formée de deux anaphores qui ponctuent, alternativement, la narration des déplacements des Hébreux dans le désert. Les exemples de ce type sont très nombreux. Un autre exemple /gadilu/ provient d'une réflexion d'un spectateur de match de football, qui, ayant vu un joueur toucher le ballon, s'écria en colère : "Qu'attend l'arbitre ? /ʔa ji.ʕmæl gadilu ʔ/ pour dire "qu'il empoigne le ballon?" (P61). Pour comprendre l'allusion, il faut se référer au contexte situationnel de la prière, à la synagogue, aux jours de la semaine où se fait la lecture de la torah. Au moment où le livre est extrait de l'armoire (l'arche) et avant qu'il soit porté jusqu'à la table où il est procédé à sa lecture, l'officiant pose sa main dessus et récite une formule qui commence par /gadelu laʕem [...]/. "sa grandeur, à Dieu...". En énonçant seulement le premier mot de la phrase, notre locuteur a rendu compte de la situation et a exprimé son impatience de voir que l'arbitre ne pénalisait pas le joueur, qui a touché le ballon, même furtivement.

Parfois le phénomène est emphatisé par le procédé formel de la la reduplication, un des cas de "morphosymbolisme" décrit par Hagège (1982, 1993). Afin d'accentuer le

¹⁷ Le manque de conscience linguistique de l'origine des items a entraîné une certaine fréquence d'accidents paronymiques. Témoin l'exemple suivant en français (dialogue recueilli le 23/2/97) :

- A : Oh, maintenant, il est devenu raisonnable; il a les pieds sur terre; il m'a dit qu'il ne voulait plus être Rêbo; il a demandé à être cuistot (au service national).

- B : mmm? excuse-moi, je n'ai pas compris. Quel rapport avec...(non prononcé : Rimbaud)?

- A : Quoi ? Rombo, le héros de la télé!

- B : Ah! oui oui, Rombo!

- A : Eh oui! c'est fini tout ça; il ne joue plus les fiers à bras [...]

A quoi tient le déclassement du poète!

trait caractérisant, le locuteur plurilingue varie la modalité expressive en formulant doublement le trait au moyen de "binômes" dont les éléments appartiennent respectivement à deux langues. Voir aussi mes contributions sur le sujet et, notamment, dans la prochaine livraison de *La linguistique*, quelques trois cents exemples illustrant le phénomène (GBCH, 1997).

3. CONCLUSION

Concernant les mécanismes associatifs-connotatifs par lesquels se réalise la figure de l'antonomase, il apparaît qu'ils mettent en jeu les autres tropes, dans leurs variétés métaphoriques, métonymiques, etc.

Concernant les domaines thématiques, il apparaît que, sans prétendre à la représentativité, car le corpus n'est pas suffisant pour cela, l'antonomase reflète de larges pans de la mémoire collective, et quelques contours psycho et sociolinguistiques de la communauté concernée. Mais surtout, on peut dire que le sentiment perce sous la rhétorique. Les choix de l'anamnèse qui motivent ces "injections", dans le discours, d'une langue qui n'est quasiment plus un parler vivant, mais qui fut le parler des parents ou des grands-parents, sont cependant assez éloquents : ils expriment une psychologie collective (en particulier, dans la célébration de la beauté, de l'intelligence et du savoir; l'expression de l'intensité des sentiments, dans l'adoration et dans l'abhorration, dans l'humour qui s'exerce en auto-dérision, dans la commémoration des événements aussi bien festifs que dramatiques), la hiérarchie des rapports sociaux (notamment à l'intérieur de la famille, mais aussi dans le rapport extérieur à la communauté), et particulièrement les traditions culturelles et culinaires.

Enfin, il semble que l'antonomase soit la figure privilégiée par laquelle une langue est susceptible de laisser des traces de son existence quand elle a disparu. Au-delà du caractère spécifiquement socio- ethno- anthropolinguistique, qui lui est attaché, et des besoins d'expressivité qui la motivent, le recours à cette figure semblerait correspondre à une recherche de connivence plus large, impliquant l'affirmation d'un pluriculturalisme et favorisant l'expression d'invariants culturels.

On peut apporter des réserves sur l'interprétation qui peut être donnée, ici ou là, à un même référent. Par exemple, la connotation attachée à l'emploi francophone "sodomie", "sodomite", n'est pas la même que celle qui est exprimée en j-a. "sodomie" réfère au corps et accentue la réprobation de la transgression d'un interdit sexuel tandis que /zdøm/ réfère à l'esprit et accentue la réprobation du comportement moral. En outre, il n'est nullement question de prétendre que ce parler-ci aurait des prétentions à perdurer et à s'internationaliser, hors de la communauté linguistique concernée (quoiqu'on voie poindre quelques items qui connaissent déjà une certaine fortune dans des foyers à conjoints yidishophones ou

judéo-hispanophones, comme /mæskøta/ (une autre variété de gâteau, genre gâteau de Savoie), /sxena/, ou /dafina/ plat traditionnel du samedi; /mæŋøda/, variété d'omelette. Le terme /xəmsa/ de forme arabe et d'origine sémitique (/xameʃ/ en hébreu), qui figure dans des formules de préservation contre le mauvais oeil, est en train de se faire connaître, notamment, par le truchement d'un film, et dans sa traduction du j-a en français "cinq pour toi mon frère". Mais l'ensemble des termes d'origine hébraïque, communs aux parlers juifs, peuvent passer par l'une de ces langues, tout en ayant tendance à se fixer plutôt d'après leur forme hébraïque, (depuis le renouveau de l'hébreu) tel le mot /kaʃer/. Nous avons pu voir que ces illustrations réfèrent en majorité à des pratiques et à des langues qui survivront au parler.

Aussi, n'est-il pas question de prétendre qu'il a des chances de marquer l'univers linguistique international. Cela ne gêne cependant pas l'hypothèse, car il peut prétendre servir d'illustration au phénomène. C'est le cas de langues disparues et dont il reste précisément des traces grâce, en partie, à cette figure (On pense au lexique de la topologie qui mémorise des noms de peuples au parler disparu, comme Chartres, du gaulois carnutes, ou les noms ligures Alpes, Manosque et l'ibère Luchon, etc.).

On pourrait, à partir de là, postuler une définition de l'antonomase qui contienne celles que l'on a citées plus haut en y ajoutant le fait que si cette figure requiert un savoir partagé entre les interlocuteurs (autant que pour la métaphore et la métonymie), elle est plus condensée dans sa symbolique et plus brève dans sa formulation et semble donc plus propice à créer l'effet de connivence linguistique recherché. L'opération en serait réussie quand le signe obtenu a des chances de s'internationaliser et de rejoindre l'ensemble des mots les plus enracinés dans les langues.

4. CORPUS DES CAS D'EMPLOI DE L'ANTONOMASE ANALYSE LINGUISTIQUE DES EXEMPLES

P1 : [kānt Dona o rzəʃt Denise, habelabelim !]

\exu kan. t Dona o rzəʃ. t Denise habel-abel. im

\exm était. elle Dona et (mais) devint. elle Denise vanité-vanités

\ext (entre bienfaits de l'évolution et méfaits de l'acculturation (</habel-habelim/ "vanité des vanités", "folies"))

P2 : [haja Bonina ʕarʕav Penina, lama lo ?] (contre-exemple)

\exu haja Bonina ʕarʕav Penina lama lo

\exm était Bonina à présent Pénina pourquoi non

\ext Avant, je m'appelais Bonina, à présent c'est Pénina. C'est ainsi ! (<H /ʕarʕav/ "maintenant")

P3 : [əl xajba, lwiza, djamanta o jaʔota]

\exu əl xajb. a, lwiz. a, djamant. a o jaʔot. a

\exm DEF mignon. e amande diamant et diamant

\ext (compliment)

P4 : Ah ça, c'est [zartna Ister !] (rires) [zexotäbət !]

\exu zar. t. na Ister zex. ot -ab. ot

\exm voisin. e. notre Esther mérite. s. Père. s

\ext (le bâillement de) notre voisine Esther! (Invocation des ancêtres (<H /zexot-avot/):

généralement d'ordre apotropeïque; se dit aussi lorsqu'on entend un enfant tousser (ordinairement en guise de protection tutélaire. Mais ici, c'est employé ironiquement, une façon de dire "ça réveille les morts"))

P5 : Cette jupe n'ira pas avec son [mnano]!

\exu mnano

\exm popot in avantageux

P6 : Elle n'était pas présente [zəʕmä, ka tʕmäl mətšmøjäl, əl mämzera]

\exu zəʕma ka t. ʕmäl mət-šmøjäl əl mamzer. a

\exm soi-disant ka elle. fait mort-šmøjäl DEF bâtard. e

\ext Elle fait semblant d'avoir une bonne raison de se désister, le faux-jeton ! (<H /mamzer/)

P7 : Vite, sauvons-nous, voilà [hmido-əl-buwas]

\exu hmido-əl-buwas

\exm hmido-DEF-embrassant

\ext surnom donné à quelqu'un de "collant"

P8 : A chaque [miməna], c'est [əl mäbəl de Nuwaḥ]

\exu miməna, əl mäbəl de Nuwaḥ

\exm fête-de-fin-de-pâque DEF déluge de Noé

\ext "A chaque mimuna, il pleut à torrent" (<ARAM /mimuna/; <H /mabul/, /Noaḥ/)

- Noms des figures du mal, généralement accompagnés d'imprécations :

P9 : Quel hypocrite ! [imaḥsemo-o-badzexro,zdəʔ.l.e ʕamaleʔ]

\exu ji.mah-sem.o-o-bad-zexr.o zdəʔ.l.e ʕamaleʔ

\exm s'efface-nom.son-et-souvenir.son surgit.pour.moi Amalek

\ext (Imprécation <H). Il fut le premier à tromper ma confiance

P10 : Ce misérable [sabuwaʕ zera-ʕamaleʔ,rəbe.j.xəls.o]

\exu sabuwaʕ zera-ʕamaleʔ, rəbe.j.xəls.o

\exm hypocrite graine-Amalek Dieu il.paiera.lui

\ext Ce misérable hypocrite (<H), graine (<H) d'Amalek (variante du surnom donné au traître),
imprécation

P11 : Tous les regards se fixèrent sur l'arrivant, un ʕamaleʔ de près de deux mètres.

Autre ex. en haketija : [grande kemo un ʕamaleʔ]

P12 : [balaʔ], je ne sais pas pourquoi on surnommait Charles [əl babaʔ].

C'était un grand gaillard, très gentil.

\exu əl balaʔ

\exm DEF (grand)gaillard

P13 : On disait de quelqu'un qui avait un comportement vulgaire, que c'était un [apekoros]

P14 : Mon grand-père disait [semaseneno ! ka jntəlʔ mʕa hadak ʔapekoros]

\exu semaseneno, ka j.n.təlʔ mʕa had.ak ʔapekoros

\exm Bon sang ka il.se.relâche avec ce Epicure

\ext Bon sang, il se commet avec cet infâme libertin (/semaseneno/ est la déformation de
l'expression H /ha ʕem ji.tsil.anu/ "Dieu nous sauve"

P15 : Le petit s'en va [ʔa wʔof ʔa tetos hak !]

\exu ʔa wʔof ʔa tetos ha.k

\exm hé attends le chenapan voici.toi

\ext Hé, attends ! Tiens (petit) chenapan ! (elle lui tend une pièce)

P16 : C'est la prison [waḥd ʔok parʕo] elle a pris, la pauvre !

\exu waḥd ʔok parʕo

\exm un(certain) féroce Pharaon

\ext Elle s'est mariée avec une bête féroce

P17: [ʔaror-hämän, ʔaror-hämän, iwa əl məzʔob de ʔitler], un [haman] qui n'a pas eu d'Esther et Mardochée.

\exu ʔaror-haman, iwa əl məzʔob Hitler, haman

\exm maudit haman en fait DEF endeuillé Hitler auteur de génocide

\ext Maudit-haman (<H)! (Esther et Mardoquée sont les protagonistes de l'"histoire d'Esther"
sous Ataxerxes)

P18 : Bien fait! [tah f.waḥd zeres de ʔwaṭeh]

\exu tah f.waḥd zeres de t.wat.e.h

\exm tomba dans.un(e) chipie qui elle.conviendra.lui

\ext Il a trouvé chaussure à son pied avec cette chipie.

P19 : Une [zeres-z-zona o zabel-t-tetosa, hija hadik, kämla !]

\exu zeres-ə-z-zona o zabel-ə-t-tetosa, hija had.i.k, käml.a

\exm zeres-la-roulure et zabel-la-titus c'est ce.tte.là tout.e

\ext C'est une zeres et une zabel à la fois ! Le complet ! (<H /zona/; <H<G /tetos/)

P20 : Comment fais-tu entre [Bilam-a-rašas] et celui-là ? [rəbe ji.ʕməl treʔ bināmisārim] !

\exu bilʕam-ha-rašas rəbe ji.ʕməl treʔ bin-ha-misarim

\exm Bilʕam-l'impie Dieu il.fait chemin entre-DEF-dangers

\ext entre cet impie et cet autre? (Que) Dieu (te) fraie le bon chemin au milieu des obstacles.

(<H /rašaʕ/; /bin ha me.tsar.im/).

P21 : [Bilʕam ou ʕlomo], ne pas confondre ! kəl wahəd b.ism.o! hamabdil]

\exu kəl wahd b.ism.o ha.mabdil

\exm chaque un avec.nom.son DEF.changement

\ext Chacun sa part, pas de confusion (<H /ha ma.vdel/)

P22 : [nis o xlas ! ʕməl.l.o Däbid-o-Goljat]

\exu nis o xlas ʕməl.l.o Däbid-o-Goljat

\exm prodige et c'est tout fit.à.lui David et Goliath

\ext "Prodigieux, il a su y faire à la façon de David avec Goliath" (<H /nes/)

- Noms des figures du bien, généralement accompagnées de bénédictions :

P23 : Pense à la bague de [ʕelomo-a-melex labasāləm] !

\exu ʕelomo-a-melex l.ab-a-ʕāləm

\exm Salomon DEF roi sur.lui-DEF-paix

\ext Dis-toi que ce moment est passager. (<H /ha ʕalom/)

P24 : Viens ma beauté, [täz-əl-ʔbila o zin-jəsəf-a-sadeʔ]

\exu täz d.əl ʔbila, o zin Jəsəf-a-sadeʔ

\exm couronne de.DEF famille et beauté Joseph-DEF-saint

\ext (mot d'adresse à son fils); <H /ha sadeq/ "juste"

P25 : [nisim-ə-niflāʔət] ! Allez, [motek], continue, [taʕase l.am Oras im Kurjasim]

\exu nisim-ə-niflāʔət motek ta.ʕase l.am oras im Kurjasim

\exm miracles-et-merveilles chéri tu.feras à.eux horace avec curiaces

\ext Travaille-les l'un après l'autre (il s'agit de trois examens finaux). <H /nesim ve niflāʔət/;

<FR Horace, Curiace.

- Noms d'animaux :

P26 : On ne te trouve jamais [ʔa ʔito-t-soʔ]

\exu ʔa ʔito-d.ə-s-soʔ

\exm ah chat-de-DEF-rue

\ext toujours à vadrouiller dehors (<BERBERE /ʔito/)

P27 : Ne respecte et n'écoute que les [sbøʕa], comme disait ma tante, [zixrona-le-braxa]. *

\exu sbøʕa, zixron.a-le-braxa

\exm lions souvenir.son-pour-bénédict ion

\ext érudits, [...], Dieu ait son âme (<H /zixron.a le braxa/)

P28 : Chéri, tu es un [hmar]

\exu hmar

\exm âne

\ext (oxymore combinant l'adresse affectueuse et la remarque désobligeante)

P29 : [ʕla nuwa tētu! ʔəllo-tar-məʕza]

\exu ʕla nuwa ʔəl.l.o tar məʕza

\exm quel lui dis-à-lui s'envola chèvre

\ext N'est-il pas (bêtement) tētu ! Dis-lui qu'"il s'est envolé" et il maintiendra qu'il s'agit d'une chèvre.

- Mots d'amour :

P30 : [tāz, tāz, tāz, tāz d.əl ʔbila] ! Il a téléphoné [kapara zdaʔa]

\exu tāz, tāz, tāz, tāz d.əl ʔbila, kapara zdaʔa

\exm couronne couronne couronne couronne de.DEF famille offrande justice

\ext (mots d'amour à son fils) <H /kapara;/ /tsedaka/.

P31 : C'est la place de tāz

\ext "C'est la place de couronnée (de C., son fils)

P32 : Si tu le voyais, [malʔax ben-pərāt-jəsf-ben-pərāt-ʕale-ʕajin]

\exu malʔax ben-pora-t-jəsf ben-pora-t-ʕale-ʕajin

\exm messager-divin entre-fruits-de-Joseph entre-fruits-de-sur-yeux

\ext Un ange ! (formule contre le mauvais oeil) <H

- Divers :

P33 : Lui ? un [zøfre m.zøfrija !]

\exu zøfre m.ə-z zøfr.ija

\exm vaurien de.DEF vauriens

\ext Lui ? le pire de tous !

P34 : Si tu savais, ce sont des dlāl ʕifət

\exu dlāl ʕif.ot

\exm mesquins répugnants

\ext des êtres méprisables (<H /dalil/)

P35 : Dimanche, nous allons au [fək-dəl-kəhin] de Marcelle.

\exu fək-d.əl-kəhin

\exm rachat-de.DEF-cohen<H

\ext cérémonie qui a lieu un mois après la naissance d'un premier-né garçon (il s'agit du fils de M.)

P36 : Où est [seɲor ? baʔe fə xsil-idin ! Side] l'attend.

\exu seɲor baʔe fə xsil-idin Side

\exm monsieur restant dans lavage-mains seigneur.mon

\ext Où est beau-père ? Il est encore aux toilettes ! Side (nom de son époux) l'attend. (<ESP /seɲor/.

P37 : Que représente l'[apekomen] dans le [seder] si ce n'est pas le dessert ou le signal de la fin du repas?

\exu ʔapekomen seder

\exm morceau de pain azyne repas-pascal

\ext (représente l'"agneau pascal" à la fin du repas pascal) <H <G /afikomen/; <H /seder/.

P38 : Elle s'est lancé dans sa [hagada, skwa-ʔəl-xla] ce qu'elle a enduré!

\exu hagada, skwa-ʔəl-xla

\exm récit-de-pâque plainte-à-forêt

\ext (se lancer dans) une histoire qui n'en finit pas (formule de protection). <H /hagada/

P39 : Ca n'a pas de goût, [bla ʔada w.la hagada] !

\exu bla ʔada w.la hagada

\exm sans tradition et.non cérémonial

\ext C'est sans saveur (ou ni queue ni tête). <H /hagada/.

P40 : Arrête, [zäb.k ʔəl ʔraʕ, t̪ək.l.o ras.o]

\exu zab.k ʔəl ʔraʕ, t̪ək.l.o ras.o

\exm amena.toi chez courge tu.grattes.à.lui tête.sa

\ext De quoi te mêles-tu, de gratter la tête au chauve (de remuer...)

P41 : Pourquoi toutes ces lumières? [həløla lila]

\exu həløla lil.a

\exm Anniversaire de saint nuit.cette

\ext C'est la fête des lumières, ce soir ? (<ARAM /hilula/.

P42 : [ma ji.ʔdər.s ji.køn ji.xərz bla əs sɔmbrero]

\exu ma ji.ʔdər.s ji.køn ji.xərz bla ə-s sɔmbrero (<ESP)

\exm ne il.peut.pas il.sera il.sort sans DEF chapeau

\ext Il ne sort jamais sans son chapeau.

P43 : [reha de gänʕidin fdik pɔmpeja]

\exu reha de gan-ʕidin (<H) f.di.k pɔmpeja (<ESP)

\exm senteur de jardin-témoins dans.cette parfum

\ext senteur paradisiaque de ce parfum

P44 : [allume ən nafx dəl faxər o əl maripoza}, il les faut les deux.

\exu ə-n nafx d.əl faxər o əl maripoza (<ESP)

\exm DEF braséro.en.terre de.le charbon et DEF marposa

\ext le fourneau et le réchaud à pétrole,

P45 : Quand il habitait [skən fəʔ t̪ərna ʔer bin pisäh o šabəʕəʔ]

\exu skən f.ə-t t̪ərna (<ESP ʔer bin pisäh o šabəʕəʔ (<H)

\exm habita dans.DEF taverne que entre pâque et semaines

\ext Il n'a habité dans le quartier t̪ərna qu'entre les fêtes de pâques et favuʕəʔ.

P46 : [ət tritəl bəšsməlläh, həsbehälila]

\exu ə-t tritəl b.ə-š sm-əl-lah has-be-halila (<H)

\exm le tritəl avec. DEF nom. DEF. Dieu compassion-et -pardon

\ext Le tritəl (formules invoquant la protection divine)

P47 : Qu'est-ce c'est que ce [tritəl] ?

(à l'adresse d'enfants qui se chamaillent)

P48 : Il n'a rien compris, ce [pesemexa]

\exu pese-mexa (<H)

\exm statue-Mixa (jahu)

\ext lourdaud

P49 : [wallo, ma jiswas !] travail de [pesemexa !]

\exu wallo ma ji.swa.s travail de pesemexa (<H)

\exm rien ne il.vaut.pas statue-Mixa(jahu)

\ext Non, ce travail ne vaut rien, trop négligé !

P50 : Aujourd'hui [ma jizid fəl ktəba, sxena-de-šəbatəxa]

\exu ma ji.zid f.əl ktəba, sxena-de-šəbat-exa (<H)

\exm ne(pas) il.ajoute dans. DEF dot plat (du samedi)-de-samedi-lamentations

\ext Il n'y a pas lieu de faire un rajout à sa dot, la sxena est ratée !

P51 : [iwa wuzəd ət tɔjer-s-səfra]

\exu iwa wuzəd ə-t tɔjer-ə-s-səfra (<ARAM)

\exm allons prépare DEF changeant-DEF-bile

\ext Allons, il est temps de préparer le petit déjeuner

P52 : C'est révoltant! [hkām-zdøm, hada]

\exu hkām-zdøm, had. a

\exm jugement -Sodome ceci

\ext c'est un jugement inique

P53 : [ʔa Wazəb], le film a commencé !

\exu ʔa Wazəb

\exm hé réponds

\ext surnom

P54 : [Mkilbäs] n'a pas encore appelé !

\exu m.ki.l.bas

\exm de.étranger. DEF. mal

\ext surnom à vocation protecteur

P55 : C'est encore un livre de [Rabeno] ?

\exu Rabe.no (<H)

\exm maître.notre

P56 : [ʔreʔ femabanim] deux ans [ʔad] j'ai commencé l'école primaire à l'âge de huit ans,
[baʔabobot] !

\exu ʔre.t fə ʔem-a-ban.im ʔad ba.ʔabon.ot
\exm étudia i. je dans mère-DEF-enfant.s c'est-après-que avec+DEF-péchés
\ext J'ai étudié à l'école /em-ha.banim/ (<H) [...], et ce n'est qu'après [...], /ba.ʔabon.ot/ (<H) est
employé par ironie, avec le sens de "expier des péchés.

P57 : Il m'a tout caché,[wahd vajaʔabor]

\exu wahd Vajaʔabor (<H /va ja.ʔavor/)
\exm un (grand) escogriffe

P58 : Qu'il est assomant, va donc [lexlexa]!

\exu lex-lex.a (H)
\exm va

P59 : Tu oses ? [boelparʔo]

\exu bo-el-Parʔo (H)
\exm va-chez-Pharon

P60 : Il va encore changer de maison, [tol ijamo bajsəbajhano] !

\exu tol ijam.o ba.js.ʔ.o-ba.j.han.o (<H)
\exm au-long vie.sa et.ils.quitt.èrent-et.ils.camp.èrent
\ext Il est toujours en mouvement, en errance !

P61 : Qu'attend l'arbitre ? [ʔa jiʔməl gadilu ?]

\exu həta ji.ʔməl gadil.u (<H)
\exm jusqu'à il.fait grandeur.sa
\ext qu'il l'empoigne ?

REFERENCES

- Aish, D.A.K. (1938). *La métaphore dans l'oeuvre de S. Mallarmé*, Droz.
- Barthes, R. (1966). *Introduction à l'analyse structurale des récits*, Communications, 8, Points, p.7-33.
- Barthes, R. (1970). *L'Ancienne Rhétorique, Aide-mémoire*, Communications 16, Points, p.172-229.
- Basilio, K. (1990). *Naturalisme zolien et impressionnisme : le rôle de la métonymie*, Colloque Zola en Images, Bibliothèque Nationale, Paris, p.83-127.
- Bénac, H. (1949). *Vocabulaire de la Dissertation*, Librairie Hachette, 190p.
- Bensimon-Choukroun, G. (1994) *La complainte du tritël, Hommages à Jeanine Fribourg*, Textes réunis par G. Drettas et J. Gutwirth, Mridies, vol.1 19/20, p.301-337.
- Bensimon-Choukroun, G. (1997). *Faits de structure et rendement fonctionnel : le cas de la reduplication. I La linguistique*, Paris, PUF, vol. 33, fasc. 2.
- Black, M. (1962). *Models and Metaphors*, Cornell U. P., New York.
- Brooke-Rose, C. (1958). *A Grammar of Metaphor*, London.
- Brunot, L. et Malka, E. (1932). Textes judéo-arabes de Fès, Publications de l'Institut des Hautes Etudes marocaines, t. XXXIII, p.207-209.
- Caro, Y.(1947). *Choul'hane Arouch* (l'auteur cite Rabbenou Ménahem Ben Chlomo, Hameiri, Hibiur Hatechouva), chap.589.
- Cressot, M. (1974), *Le Style et ses Techniques, Précis d'analyse stylistique*, 350p. PUF, Paris, p. 77.
- Deguy, M. (1972) "*Pour une théorie de la figure généralisée*", Critique, oct. 1969, cité dans G. Genette, p.34.
- Du Marsais (1730), *Traité des Tropes*, Paris.
- Dupriez B.(1984) , *Gradus, Les procédés littéraires*, 10/18, 541 p.
- Esnault, G. (1925). *Imagination populaire. Métaphores occidentales*, Paris.
- Fontanier, P. (1830). *Les Figures du Discours*, p.77, Paris, Flammarion, 1968, 503p.Paris, p.77.
- François-Geiger, D. (1990). *A la Recherche du Sens, Des Ressources linguistiques aux fonctionnements langagiers*, 272p., Peeters/Selaf, Paris.
- Genette, G. (1972). *La rhétorique restreinte, Figures III*, 281p., éd. du Seuil, Paris.
- Gumperz, J. (1989). *Engager la conversation, Introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Paris, Minuit, 163 p.
- Haddad, G. (1984). *Manger le livre*, Grasset, 215p.
- Hagège, C. (1982). *La Structure des Langues*, PUF, 1986, chap. IV "Personne, Société et Langue", p.95 et suiv.,127p.
- Hagège, C. (1985). *L'Homme de paroles*, Fayard, 314p., chap. X.
- Hagège, C. (1987). *Le français et les siècles*, Odile Jacob, 192p.
- Hagège, C. (1993). *The Language Builder, An essay on the human signature in linguistic morphogenesis*, Amsterdam, Benjamins, xii-293p.

- Jakobson, R. (1927). *Pro realism u mystectvi, (remarques sur les tournures métonymiques dans l'art du langage)*, Vaplite, N.2, Kharkov, N.2.
- Jakobson, R. (1956). *Essais de Linguistique générale, 1*, "Deux aspects du langage et deux types d'aphasie", p. 43s. et "Les pôles métaphorique et métonymique", p. 63s., trad. Nicolas Ruwet, Minuit, 1974, 260p.
- Julien, C-A. (1978). *Le Maroc face aux impérialismes*, éd. J.A., Paris, p.87.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1977). *La Connotation*, Presses Universitaires de Lyon, 267p.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1986). *L'implicite*, Paris, Armand Colin, 400p.
- Konrad, H. (1939). *Etude sur la métaphore*, Vrin.
- Lévi-Strauss, C. (1947), *Les Structures élémentaires de la Parenté*, Paris - Mouton & CO - La Haye, 1967, 590p.
- Littré (1846), Bouvet, F. et Andler, P., *Dictionnaire*, Union Générale d'Editions, 1963, 671p.
- Martinet, A. (1967). *Connotations, poésie et culture, To Honor Roman Jakobson*, La Haye, Mouton, vol.II, p.1280-1292.
- Masson, M. (1987). *Langue et Idéologie, Les Mots étrangers en hébreu moderne*, Editions du CNRS, 236p.
- Migliorini, B. (1957). *La metafora reciproca*, Saggi Linguistici, Florence.
- Pagnol, M. (1957). *La Gloire de mon père*, Livre de poche.
- Rastier, F. (1972). *Systématique des isotopies*, A.J. Greimas, Essais de sémiotique poétique, Larousse, p.80-105.
- Riffaterre, M. (1969). *La métaphore filée dans la poésie surréaliste*, Langue française, 3, Larousse.
- Stutterheim, C.F.P. (1941). *Het begrip metaphoor*, Amsterdam.
- Ullmann, S. (1960). *The image in the modern French Novel*, Cambridge Univ. Press.